

Ce Journal paraît tous les deux jours, le MARDI et le VENDREDI.

Mélanges Religieux

Lettres, Avis, Correspondances etc., à l'adresse du Rédacteur.

POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTÉRAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV.

MONTREAL, MARDI 18 NOVEMBRE 1851.

No. 15.

Un Mot de Vérité

SUR LA

VIE RELIGIEUSE DES FEMMES.

Voilà ceux que nous avions en mépris et qui étaient l'objet de nos outrages. SAGESSE, v. 3. Il est difficile de tenir dans les bornes de la vérité, quand on n'est plus dans celles de la charité. MASSILLON.

[On sait que les attaques dont les communautés religieuses de femmes furent l'objet dans le parlement d'Angleterre, à l'occasion de l'affaire de miss Talbot, une femme, une Française, qui appartient à une famille dont la France honore le nom, prit dans la défense des viages du Seigneur, si indignement calomniés, et publiés à Londres, l'écri que nous reproduisons. Bien que cet opuscule soit écrit en français, il est demeuré comme inédit quoiqu'il ait fait un très grand bien dans la haute société de Londres.]

La vie religieuse, c'est-à-dire l'abandon du monde et de tous ses biens, pour servir Dieu seul, cause parfois de la surprise, même aux catholiques, accoutumés cependant à l'ordre d'idées qui y conduit, et familiarisés avec les effets qu'il peut produire; il n'est donc pas surprenant que dans cette Angleterre, matériellement et politiquement si intelligente et si grande, mais où le sens de certaines choses spirituelles est si singulièrement affaibli, cette manière de vivre soit jugée déraison et folie, et que pas même le respect ne soit accordé à ceux qui versent ainsi leur vie toute entière, comme Madeline versait son parfum, aux pieds du Sauveur.

Cette parole: "à quoi bon?" est sur toutes les lèvres... et en vérité il est étrange que, la Bible à la main, on ne soit pas un peu étonné en songeant quel est celui qui les prononça le premier?... Mais personne n'y pense, et à chaque occasion qui s'offre d'en faire usage, ces paroles reviennent promptes et familières.

Si nous parons nos églises de fleurs, si nous embellissons tout ce qui nous parle de Dieu, nous aimons à donner pour orner sa maison ce que nous pourrions garder pour nous parer nous-mêmes, c'est la même parole "wherefore this waste?" "à quoi bon?"

Si nous quittons le monde et allons servir Dieu seul dans la retraite, c'est toujours la même parole "à quoi bon?"

Si nous cherchons à mortifier un peu notre corps en réalisant ce mot de pénitence (qu'il prononcent comme nous, mais sans y attacher aucune idée à ce qu'il semble), c'est encore la même parole.

Si nous expliquons ce qu'est notre esprit que nous voulons plier par l'obéissance à cette loi... plus que jamais alors ces paroles retentissent... ces paroles sorties de la bouche du seul enfant des hommes dont il ait été dit qu'il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né!!

Il n'est pas étonnant que, doutant de l'utilité de tant de choses spirituelles et jugeant blâmable ou absurde tout ce qui leur semble inutile, il n'est pas étonnant que les protestants d'Angleterre regardent avec une grande surprise et un certain mépris la pauvreté, le dénuement et le détachement de la vie religieuse. Lorsqu'ils la critiquent, la raillent, la déclarent insensée et absurde, ils ne font que ce qui est inévitable du point de vue où ils se sont placés. Ils peuvent de la meilleure foi du monde mépriser ces pauvres serviteurs et servantes de Dieu qui ne leur demandent rien de plus que de leur offrir sans s'inquiéter de ce qu'ils pensent d'eux; je ne leur reproche pas plus de juger ainsi que je n'en veux à ceux qui ont la vue basse de ne pouvoir lire sans lunettes. Mais, après avoir accepté en silence et compris, jusqu'à un cer-

tain point, la surprise, les railleries, et le dédain—le cœur se serre et l'esprit se révolte en rencontrant tout d'un coup l'insulte, le soupçon infâme, l'insinuation perfide; et en voyant enfin le mensonge dans toute sa laideur vous environner de toutes parts, et frapper, plus que tout, cette vie religieuse, sommet de la perfection catholique, qui semble attirer une haine spéciale, comme la partie la plus pure et la plus haute des montagnes attire plus qu'aucun lieu, la foudre.

Hier au soir, au Parlement d'Angleterre, dans cette assemblée de gentilshommes et de chrétiens où tant de traditions d'honneur sont conservées, où tant de paroles glorieuses pour le pays ont été prononcées—dans cette assemblée, qu'on peut nommer le plus considérable et la plus honorable du monde, l'insulte la plus grossière, la calomnie la plus insensée et la plus infâme a été proférée contre les femmes chrétiennes et catholiques qui se sont réunies dans ce pays pour vivre ensemble en servant Dieu!

Dans ce pays qui ne repousse personne, où tous les exilés (même ceux du crime) ont droit d'asile, il se trouve des femmes, non point étrangères, mais anglaises; non point gênantes ou troublantes qui que ce soit de leur présence, mais retirées, cachées, inoffensives au dernier point et dont l'innocence vie avait obtenu, jusqu'à présent au moins, le respect du silence.

Ce sont ces femmes qui ont été hier publiquement insultées, et cette réunion d'hommes et d'Anglais ne s'est pas unaniment levée pour protester contre une telle lâcheté!... et aucun mouvement de réprobation générale ne s'est élevé! et à l'appel indigné des catholiques présents, le Speaker a répondu "qu'il n'y avait pas lieu à rappeler à l'ordre." Sauf quelques voix généreuses (dont les paroles sont gardées dans les mémoires reconnaissantes et fidèles), cet outrage a passé, sans que la même séance qui on consacre le souvenir conserve en même temps celui d'une unanime réprobation et d'un acte qui sépare la Chambre de toute complicité avec le calomniateur!

La Fontaine nous apprend (en nous disant qu'il n'est pas de leur nombre) qu'il y a des gens qui disent: "Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie." Il y a des hommes qui disent mieux que cela, et il y a des hommes (et ils siègent au Parlement d'Angleterre) qui disent: "Ce sont des femmes qui nous insultent, mais ce n'est rien; elles sont religieuses et catholiques!" et qui se taisent et se croisent les bras, et attendent en silence que l'indignation de ceux que cette parole soit calmée. Pour eux, les champions de tous les opprimés de la terre, les défenseurs de tous les faibles,—pour eux, cette cause ne les regarde pas!

On était donc cette vertu étreinte; ce *mantilles* anglais, si estimé par eux à bon droit, car dans le sens qu'ils lui donnent, ce mot veut dire courage contre la force et respect pour la faiblesse; ou était en ce moment cette qualité honorable et honorée de tous en ce pays? Cette qualité, mélange de pitié et de force qui caractérise ce noble peuple; qui fait que même de pauvres chiens ou des animaux plus vils encore ont les des protecteurs, des défenseurs, et qu'une sollicitude touchante pour tout ce qui souffre les préserve de la cruauté dont ils ne pourraient ni se défendre ni se plaindre!... Il est triste, il est dur et douloureux de sentir que toutes ces lois générales, que toutes ces nobles habitudes du caractère national sont suspendues, quand il s'agit

de ceux qui appartiennent ou de ceux qui reviennent à cette Église, seule exceptée des règles universelles de la justice et de l'équité!

Mais je dis que voilà la limite qu'on ne peut voir ses adversaires franchir sans émotion.... On peut leur permettre de railler, de critiquer, de blâmer, de mépriser même, si l'on veut, ces femmes réunies hors du monde dans un cloître... mais les d'insulter!... cela dépasse, sinon ce qu'elles doivent accepter avec humilité dans l'imitation parfaite qu'elles se proposent de Celui qui a été plus outragé qu'aucune créature le pourra l'être... mais cela dépasse ce que nous pouvons humblement accepter pour elles! Cela rend impossible de ne pas écrier grâce!!! Cela rend nécessaire une solennelle et haute profession d'amour et de respect pour celles qu'on veut flétrir, cela donne le besoin de leur rendre un témoignage qui, bien que faible, a du moins le prix de la vérité, et l'autorité d'une longue et habituelle infirmité avec un grand nombre de ces âmes saintes et choisies, et une connaissance personnelle et familière des convents qui les renferment; connaissance que ne possède pas, j'ose le dire, ni seul de ceux qui les jugent en ce moment et prononcent contre elles avec tant d'assurance de si cruels arrêts.

Je suis certes bien éloignée de penser cependant que l'opinion générale (même agitée plus que d'ordinaire, comme elle l'est en ce moment) accorde le moindre crédit aux extravagantes paroles qui donnent lieu à ces réflexions. Sans avoir excitée une indignation unanime dans l'assemblée où elles ont été proférées, elles ont été généralement blâmées. Les uns par cette honnêteté et pur sentiment de justice qui, ce jour là même, s'est exprimé d'une bouche éloquent, les autres par respect pour le Parlement, où il n'est pas ordinaire d'entendre un tel langage; d'autres par égard pour leurs amis ou leurs collègues catholiques; d'autres enfin, je le crains, prêts à être d'accord sur l'opinion émise, mais en blâmant l'expression en vertu du principe que: "Toute vérité n'est pas bonne à dire." En somme le dégoût et le regret ont cependant prévalu et il n'est personne qui n'ait préféré que cette parole n'eût point été dite. Mais rien ne peut faire comprendre, même aux plus bienveillants, l'étendue de l'injustice commise, car pour la mesurer il faudrait examiner et connaître les institutions dont on parle, et personne ne le fait. Il en résulte que si une parole grossière et évidemment mensongère révolte quelque peu les gens raisonnables et modérés, ce seront ceux là même qui, le lendemain, acceptent une insinuation tout aussi fautive quoique moins révoltante, et seront prêts à prendre en suspicion toutes ces maisons de prière et de retraite, et à proposer de les assimiler, dans une inquisition humiliante, à des maisons de détention ou à des asiles d'aliénés.

Assurément, rien ne serait plus désirable que de telles visites, faites dans un but d'information, et personne plus que ceux qui les connaissent bien ne peut désirer qu'elles soient ainsi connues de tous.

Que tous donc aillent dans toutes les maisons religieuses—qu'ils examinent—qu'ils écoutent—qu'ils regardent—qu'ils apprennent à connaître, comme ils apprennent à connaître tout en ce monde, par un examen sincère et des informations détaillées, qu'ils recevront là comme ailleurs, pourvu que, comme ailleurs, ils veuillent bien se aussi accorder un certain crédit à ceux qui leur parlent, et qu'ils n'y entrent pas déterminés à tout mettre en doute.

Oh! certes, de telles visites seraient les bien-venues! mais de là à une sorte d'inspection fondée sur des soupçons entièrement gratuits, il y a loin—et de même qu'en certaines occasions, où les catholiques sont en cause, la générosité et la *manliness* anglais sont mis de côté, dans celle-ci, c'est leur respect profond pour l'inviolabilité du *home* (autre cachet qui les caractérise) qu'ils déposent, parce que ce *home* est celui de quelques femmes qui ont pris Dieu pour unique époux et les pauvres pour seule famille.

Dans ce choix, je le répète, on a le droit de les trouver bizarres, mais non celui de les trouver coupables ou suspects, et de les traiter comme telles.

Mettant maintenant de côté les sentiments des ennemis acharnés, ainsi que ceux des amis modérés, j'en viens à nous—à nous qui portons la même bannière que toutes ces pauvres sœurs, mais qui la portons d'une manière moins héroïque et par des chemins moins escarpés qu'elles—à nous, qui marchons dans l'obscurité de la plaine, tandis que des hautes sommets qu'elles atteignent dès ce monde elles aperçoivent et saluent d'avance les lieux de la patrie vers laquelle nous nous acheminons tous; nous par notre voie où Dieu nous mène; elles par la leur où elle se conduit—à nous qui leur sommes unies et par la même foi et par la même charité, et par une commune espérance—qui les aimons et les vénérons, et les regardons à la fois comme des amies, comme des sœurs, et comme des mères; à nous enfin, qui savons quel bien font à nos âmes ces âmes sœurs et éclairées, humbles et sages, qu'on ne peut approcher sans que la paix qui les environne ne répande sur nous une influence bienfaisante et bénie! Quelqu'un veut-il bien songer à ce que doivent nous faire éprouver les cruelles paroles qui attristent chaque jour nos yeux et blessent nos oreilles? et sera-t-on surpris d'apprendre que ces paroles font saigner plus d'un cœur, et que celles qu'on veut frapper ne sont pas les seules atteintes?

Il est vrai de dire toutefois qu'après un premier moment d'indignation et de douleur, il nous est difficile de ne pas sourire en comparant la réalité de nos souvenirs aux fantaisies descriptives que nous lisons et entendons de toutes parts,—et par occasion on se demande à qui s'adressent ces récits imaginaires? Aux jeunes filles protestantes? mais il me semble que le danger d'entrer au convent n'est pas un nombre de ceux qui les menacent. Aux catholiques? mais on oublie que beaucoup d'entre elles ont passé un grand nombre d'années dans l'intérieur de ces convents dont on parle, et que toutes ont plus ou moins l'habitude d'en visiter non pas un, mais plusieurs, et qu'il est donc certain qu'elles en savent là dessus beaucoup plus que le plus savant des journalistes.

Que l'on veuille préserver ou instruire par ces moyens? cela est difficile à dire; et s'il faut un puissant motif pour flétrir et condamner une classe nombreuse de femmes respectées, et chercher à leur ravir l'estime publique, il faut dire que ce motif ne semble pas en ceci bien facile à spécifier;—enfin, n'importe!—oublions pour un instant toutes ces paroles déraisonnables, et reposons un peu notre mémoire en la reportant vers ces lieux si décriés, et en examinant s'il en est un de ceux que nous connaissons qui justifie, au moins en apparence, ces imputations variées.

Sans parler de celles qui sont absurdes à force d'être infâmes, voyons donc un peu les accusations qui sont à peu près généralement

admisses:—*inutilité, oisiveté, cupidité, esclavage*—nous pourrions ajouter: *stupidité et imbécillité*—si à ces qualités on n'adjoignait pas celle d'une telle *ostentation* et d'une habitude si débilitée du mensonge qu'il faut reconnaître qu'il y a un certain esprit—l'esprit de malice—qu'on ne leur refuse pas!

Voilà donc le portrait, répandu et accepté comme ressemblant, de ces femmes qui s'appellent *Religieuses*—c'est à dire spécialement et uniquement vouées à l'accomplissement d'une religion à laquelle elle se consacrent pour l'honneur des vertus chrétiennes,—serait-ce là une vocation si inutile si déplorabile? Et si c'est une illusion que de croire servir Dieu ainsi, n'est-ce pas du moins une illusion que de la société peut respecter et dont elle n'a pas à se plaindre?

Il y a un autre genre d'utilité, moins évident mais non moins véritable, auquel nous devons aussi rendre témoignage, car il n'est guère entre nous qui n'aient en occasion d'en faire l'expérience et par lesquelles quelque doux souvenir ne soit attaché à l'une ou à l'autre de ces unions; soit que celles qui les haïent portent l'habit de la visitation et aient pour fondateur ce grand homme de grand saint, François de Sales—ou l'antique habit des Ursulines ou des Bénédictines, ou bien que ce soit celui de l'ordre du Sacré-Cœur, fondé de nos jours, ou tout autre genre. Il y en a peu parmi nous qui ne sache que le nom de chrétiennes ne leur a pas encore été refusé... Il faut donc joindre à toutes les qualités ci-dessus énumérées celle d'une hypocrisie monstrueuse!

Et maintenant, où faut-il tourner les yeux? A quelle maison religieuse faut-il penser? Sous quel habit faut-il chercher la ressemblance de ce portrait?

Cet examen ne sera pas très long, car, malgré le grand nombre des femmes qui servent Dieu de cette manière, il n'y a guère pour elles que trois espèces d'ordres—ceux qui ont pour but l'éducation des classes moyennes et élevées—ceux qui sont voués à l'exercice de la charité dans toutes ses inépuisables branches—ceux enfin (pardonnez-moi, vous tous qui croyez la chose impossible) ceux qui ont pour but—la seule contemplation des perfectionnements de Dieu.

Voilà en quelles classes se rangent ces grandes coupables.—À laquelle des trois jetterait-on la pierre qui doit les anéantir?

Sera-ce aux premières?... Et celles qu'il faut frapper, sont-ce ces femmes, la plupart bien nées, bien élevées... qui quittent le monde pour aller remplir auprès de jeunes filles, leurs égales, le rôle d'institutrices et de mères?

Mais nous sommes dans un temps où l'éducation est regardée comme le premier des biens.—Il semblerait que la chose la plus désirable fût de trouver des personnes capables de s'y vouer et disposées à le faire—le plus—le mieux;—et si pour cela il se trouve des maîtresses qui remplissent ce devoir sans salaire, par amour pour ce devoir même, qui estiment si précieuses les âmes qui leur sont confiées qu'elles attachent le salut de leur propre âme à la tâche de développer le plus possible la vertu dans les leurs, et à rendre au monde des femmes instruites, elles doivent être quelque bien.—C'est là que se passent, pour un grand nombre, ces jours précieux et fervents de préparation à la première communion—jours tels qu'aucun sur terre ne leur ressemble—et qu'après de longues années, quand on a un peu compris ce que c'est que la vie—la vie ordinaire avec ses lourdes peines et ses rares joies—ou la vie privilégiée de ceux que

FRUITS DE LA TERRE.
LE MONTAGNARD
OU LES
DEUX REPUBLIQUES.
1793—1848.
(Seconde partie—1848.)
La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.
C. D. V.
CHAPITRE TROISIÈME.
(Suite.)
—En place!... en place!... la vie est courte, les jours aussi; en place pour la contredanse!...
Et l'orchestre s'était élané dans la carrière harmonieuse avec un vacarme inaccoutumé. C'était un nouveau quadrille de Musard dans lequel on brisait trois chaises et on tirait deux coups de pistolets...
Après une ou deux contredanses il fallut chercher une autre danseuse. Il scrutait tous les visages avec une inquiète préoccupation.
Il passa devant Arthur De Savernay que ses amis avaient entraîné à la *chaumière*, pour laquelle il n'avait qu'une fort médiocre estime; son éducation, ses manières, son instinct

même l'en éloignaient; mais il fallait bien finir une journée si gaiement commencée. Seulement, il ne dansait pas; appuyé contre un arbre, il se contentait de regarder, en souriant à demi; passer comme un panorama fantastique ces danses aussi incohérentes que tumultueuses.
Pendant que Mathias, pressé par les accords bruyants de l'orchestre comme un cheval par l'épéon, cherchait une danseuse dans les replis les plus obscurs des bosquets, Arthur tenait ses yeux fixés sur une femme inconnue dont les yeux et le visage étaient parfois inondés par ses longs cheveux noirs qui soulevaient le vent. À travers ces flots transparents et joyeux il avait reconnu une beauté rare...
Arthur était jeune et enthousiaste, et il se prit à rêver...
—Hélas! c'est une folie qui s'empare de notre pauvre humanité de 18 à 25 ans et qui dégénère en faiblesse et en vice si la religion n'est pas là pour tempérer ou étouffer cette ardeur.
Cette inconnue que regardait Arthur De Savernay, c'était la princesse Olympia.
Elle avait ce qui étonne un premier abord plutôt que ce qui charme. C'est pour cela qu'Arthur la regardait; son attitude, sa mise, quoique simples, contrastaient visiblement avec les habitudes de ce champêtre asile dans lequel elle apparaissait comme un mystère. À côté était Augusta, qui composait dans sa pensée une bucolique sociale.
Mathias passait en causant; il s'arrêta de-

vant la jeune femme, et comme c'était une de ces natures excentriques qui ne doutent de rien et qui croient à tout ce qu'elles veulent, il retourna brusquement ses manchettes rousses par un mouvement qui lui était habituel, et s'avança vers elle le chapeau pittoresquement suspendu sur un des côtés de sa tête :
—Madame, dit-il en tendant la main, je vous offre celle-ci.
—Je ne danse pas, Monsieur, répondit la princesse avec un mouvement de lèvres qui eût complété sa réponse, si Mathias eût été un homme à comprendre le langage muet des lèvres.
C'était le dernier espoir de Mathias, la dernière branche de salut, et l'orchestre courait en notes éclatantes; tout son cerveau dansait.
—Oh! madame, ça ne fait rien, je danse, moi.
Et déjà sa main touchait le bras d'Olympia; celle-ci se retira d'un pas:
—Monsieur, je vous ai dit que je ne dansais pas.
Mathias avait la parole prompte, la tête chaude :
—Parbleu! fit-il, je vous ai bien entendue, je ne jous pas de l'infirmière d'être sourd, mais ici, ou on ne vient pas, ou on danse; d'ailleurs, on sera convenable, on sait vivre. La princesse pressa légèrement le bras d'Augusta, et fit deux pas pour s'éloigner. Mais notre étudiant était tenace dans ses idées; il l'arrêta par les bras.
—Nous faisons la mi-journée, reprit-il d'une voix de fausset, parce que nous avons des cho-

seux bouclés et quelque peu d'œil. Ces mi-journées-là, c'est vieux; ça ne se porte plus.
Arthur avait été le témoin muet de cette scène. Par ce sentiment instinctif qui est au fond de tous les cœurs bien placés, il sentit la rougeur lui monter au visage en voyant Mathias agir ainsi envers une femme, et il s'élança entre lui et la princesse.
—Tu vois bien, mon cher Mathias, que madame ne veut pas danser.
—Ça ne te regarde pas, répliqua Mathias; quand tu sens chez les duchesses, tu feras ce que tu voudras; tourne les talons, petit.
Le visage d'Arthur devint pourpre, il posa la main sur le bras de Mathias :
—Je n'ai pas besoin d'être chez des duchesses, dit-il, pour faire respecter une femme.
Mathias regarda un instant Arthur De Savernay; le fiel qu'il y avait depuis longtemps entre ces deux hommes commençait à monter.
—Ah! lust!... dit-il cependant, sans rien répondre.
Et, écartant légèrement Arthur avec son bras de tuteur, il s'élança avec opiniâtreté sur les pas des deux femmes, qui avaient profité de ces quelques échanges entre eux pour s'éloigner.
Bien ne révolte comme ce qui sent la force brutale.
Arthur, qui ne s'attendait pas au mouvement de Mathias, avait trébuché, et l'impression qu'il en ressentit fut telle que ses joues en blémirent.
—Mathias!... Mathias!... ré péta-t-il deux

fois entre ses dents, ce que je dis est sérieux. Je vous en prie, madame, ajouta-t-il, en s'adressant à la jeune femme, acceptez mon bras et n'ayez aucune crainte.
—Monsieur De Savernay, riposta Mathias en se redressant de toute sa taille, mêlez-vous de vos affaires! Le rôle de chevalier ne vous va pas; vous êtes trop pommadé pour cela.
—Insolent! cria Arthur qui ne se contenait plus.
—Tout beau, petit, pas de gros mots; Mathias a le poignet dur, ça se connaît ici, et il tape.
La contredanse était interrompue et chacun entourait les acteurs de cette scène.
Les uns riaient, car il y a des gens que toute querelle amuse, les autres se contentaient de regarder et d'écouter.
Les amis communs cherchèrent à intervenir; les partisans d'Arthur passèrent de son côté, les familles de Mathias se groupèrent derrière lui; mais tous hésitaient, car chacun comprit qu'une intervention directe ferait immédiatement de cette querelle un conflit général et peut-être une bataille sérieuse.
—Monsieur, murmura faiblement une voix de femme, nous sommes désoledés...
—Madame, interrompit Arthur, ne me faites pas l'affront de regretter que j'aie pris votre défense; regrettez plutôt qu'il y ait un homme capable d'insulter une femme, quand cette femme est seule comme vous l'étiez tout à l'heure.
Mathias avait crampé plus audacieusement que jamais son chapeau sur le flanc de sa tête,